

# Guerre et civilisation à l'horizon de 2030 : le syndrome de la ruche bourdonneuse

Mesdames et messieurs, je regrette d'avoir à vous informer que j'ai eu beau demander à ma boule de cristal de me livrer une vision un tant soit peu claire de ce que pourraient être notre civilisation et nos guerres à l'horizon de 2030, elle a refusé de me livrer son secret. Et c'est bien dommage car j'aurais pu partager cette vision avec vous vite fait. A défaut de quoi je me vois contraint de vous affliger ce long exposé, fruit de la déduction, de l'induction, de l'interprétation et de la projection, opérations intellectuelles qui, comme chacun le sait, sont des pis-aller que Dieu dans Son immense bonté a mis à la disposition du conférencier pour lui sauver la mise dès lors que les vrais renseignements lui manqueraient.

Permettez-moi donc, avant de commencer, de féliciter ceux parmi vous qui ont eu la présence d'esprit de prendre place près de la sortie, et d'exprimez mes plus profonds regrets à ceux, moins prévoyants, qui se seront installés sous mes yeux, se coupant ainsi de toute possibilité de s'éclipser discrètement.

Et à présent, va pour le pis-aller.

Formes sociétales et innovations guerrières ont de tout temps entretenu des rapports étroits. Que peuvent, alors, nous apprendre nos nouvelles techniques de guerre et de renseignement sur notre civilisation et son devenir ? Et quels types de guerres nous réserve l'avenir ? Telles sont les questions que j'aborderai aujourd'hui avec vous. Dans cette tentative de prospective je procéderai par analogie à partir de l'étymologie de deux termes omniprésents dès lors qu'on évoque la guerre et le renseignement. Je veux parler de « cyber », et de « drone ».

Cyber, comme dans cyber-guerre et cyber-sécurité, vient de cybernétique, du grec *kubernêtikê* qui signifie l'art de gouverner. En 1948 le mathématicien Norbert Wiener avait défini la cybernétique comme étant l'étude du contrôle et de la communication dans les machines comme chez les êtres vivants. C'est une science des systèmes complexes. Elle s'intéresse moins aux composantes d'un système qu'à leurs interactions. Ce qu'elle prend en compte en premier ce n'est pas la *nature*, l'*essence*, des différentes composantes mais leur comportement global et leur pertinence à l'ensemble.

On retrouve là la pensée systémique qui caractérise notre civilisation postindustrielle fondée sur l'informatique, où est surtout vrai, non ce qui peut être prouvé, mais ce qui est pertinent : ce qui fonctionne et remplit son rôle indépendamment de sa subjectivité ou de son intentionnalité. (Exemple : la balance et Bradley Manning)

Enfants de la pensée systémique, la cyber-guerre et la cyber-sécurité modélisent la relation entre éléments d'un système donné à travers l'étude de leurs interactions, et créent des prismes, ou des stimuli de réponse, d'où l'individualité et la subjectivité des éléments observés sont obérées au profit des relations qu'ils établissent entre

eux du fait de leur fonctionnement et de leur comportement. (Exemples : CCTV caméras)

C'est ce glissement, d'une pensée scientifique fondée sur la preuve objective vers une pensée systémique fondée, sur l'informatique, qui aura permis qu'à la guerre comme dans le renseignement, nous soyons passés du concept d'ennemi public numéro 1 à celui de menace publique numéro 1 (ce que, dans mon *Prince*, j'avais appelé « l'événement »).

Menace, donc, plutôt que rivalité (*hostis*) ou qu'inimitié jurée (*inimicus*). (Exemple : arbalète). En un lieu et temps donné il est toujours une des trois qui domine : la notion d'ennemi juré dans la société féodale, avec sa pensée formelle et sa culture d'exclusion ; celle de rival dans la société industrielle, avec sa pensée dialectique susceptible de prendre en compte le changement ; et celle de menace dans notre société numérique, avec sa pensée systémique et sa culture d'éradication.

Ce qui explique le mode opératoire des Grandes Oeilles des grandes nations, lesquelles passent le plus clair de leur temps (ou devrais-je dire le plus obscur de leur temps), non à épier quelqu'un en particulier (un homme ou une femme individualisé, nommé, fiché), mais simplement à écouter et à observer, en vision et écoute périphériques si je puis dire, leur attention n'étant point retenue par un facies particulier, une voix familière ou un nom suspect, mais par un comportement hors norme cadrant avec un modèle préétabli d'alerte. (Exemple : Achille Talon et son contrôle fiscal.)

Certes, comme l'atteste la longue traque, puis l'exécution d'OBL, par les Américains, l'idée d'un ennemi public numéro 1 persiste. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elle a une valeur de plus en plus anecdotique, simple survivance du passé, chant du cygne d'une individualité désormais dépassée, la mise sur écoutes du téléphone mobile d'un chef identifié des Taliban pakistanais, voire de celui de la Chancelière allemande, n'étant que l'arbre différencié cachant la forêt indifférenciée des centaines de millions de citoyens lambda qui sont aujourd'hui épiés sans que leur identité soit nécessairement connue de ceux qui les épient. (Exemple : Le Vrai Cul du diable.) C'est cela, la vraie transparence : la transparence, ce n'est pas l'exigence de vérité mais l'exigence d'objectivité. Objectivité, comme dans objectif.

Il y a donc là basculement, et il porte sur l'intégrité physique de l'individu--mais uniquement au sens de son indivisibilité—ainsi que sur sa spécificité. Il porte de même sur la centralité de l'individu dans l'ordre des choses. La Renaissance, on le sait, avait déplacé Dieu du centre de l'univers pour placer l'individu à Sa place. Et voilà qu'avec la cybernétique, c'est l'individu qui se voit déplacé au profit cette fois du système.

A une question qu'on lui avait posée à la veille de sa démission le général de Gaulle avait répondu : « Les cimetières sont pleins de gens qui se croyaient indispensables. » Et il est vrai que, très longtemps, nous avons tous été indispensables. Mais nous avons en même temps été tous irremplaçables, ne serait-ce que par notre individualité et notre spécificité. Or la prééminence du système est telle, aujourd'hui, que les éléments que nous en sommes tous se retrouvent être tout à la fois indispensables, par leur rôle et fonction, et remplaçables, par le déni qu'on leur fait de toute individualité ou spécificité.

Du mot « cyber » j'aimerais à présent passer à celui de « drone ». Ce mot, qui nous vient de l'anglais, signifie faux-bourdon, à savoir l'abeille mâle. Le rôle des faux-bourdons se limitant strictement à la fécondation des jeunes reines, leur nombre dépasse très rarement les 5% de l'ensemble de la colonie. Leur langue étant trop courte pour butiner les fleurs, ils ne participent en effet pas à la récolte du nectar et du pollen. Ils ne sécrètent pas plus de cire ou de gelée royale et ne travaillent pas à construire les alvéoles. Les faux-bourdons ne sont donc pas productifs. Mais ce qui est bien plus intéressant pour nous ici c'est ce qu'un jeune prêtre silésien du nom de Johannes Dzierzon (1811-1906) découvrit en 1835. Un an après son ordination Dzierzon démontra en effet que la reine des abeilles donnait naissance aux mâles--aux faux-bourdons donc, aux drones--par parthénogenèse gamophasique c'est-à-dire à partir d'un ovule non fécondé. Le patrimoine génétique du faux-bourdon ne provenant que de l'ovule de la reine, il n'a que 16 chromosomes au lieu des 16 paires de chromosomes des ouvrières. A ce titre, il est dit « haploïde ». Lorsque Dzierzon publie ses résultats en 1845, un scandale éclate au sein de l'Eglise. Comment, s'indigne-t-on, une femelle, fut-elle une reine, pourrait-elle engendrer sans l'intervention d'un mâle ? L'inférence étant que seule la Vierge Marie avait pu, par l'opération du Saint Esprit, concevoir de cette manière. Dzierzon fut finalement excommunié pour avoir affirmé que le faux-bourdon avait une mère, mais pas de père.

J'imagine que s'il avait vécu aujourd'hui le pauvre n'aurait pas été plus heureux. Car on aurait sans doute exigé de lui qu'il dise que le faux-bourdon avait un Parent 1 mais pas de Parent 2. On voit bien là le passage de l'exigence de vérité à celle de pertinence,

En tout état de cause, poursuivant notre analogie de la ruche, on ne peut qu'être frappé par la ressemblance entre le faux-bourdon (le drone) et la machine de guerre moderne à laquelle il a donné son nom. Car, tout comme le drone de la ruche qui ne travaille, ne butine pas, ne pollinise pas et se contente de féconder les jeunes reines sans jamais entrer en rapport réel avec le monde extérieur à la ruche, de même le drone de combat se contente-t-il de féconder l'appareil d'Etat qu'il sert sans jamais entrer en relation avec le monde extérieur, monde qu'il parcourt d'ailleurs comme pur espace et non comme territoire, toute sa nouveauté et toute sa diversité le laissant évidemment froid.

Le drone, il est vrai, ne pille pas, ne viole pas, ne torture pas, et ne désobéit pas plus. Mais c'est uniquement parce qu'il n'établit jamais de rapport étroit. Et contrairement aux guerriers de l'ombre de la Guerre froide, il ne fait jamais défection : il ne passe pas dans l'autre camp. Encore moins fait-il comme Snowden. Mais c'est uniquement parce qu'on ne peut ni le séduire ni le convaincre. Il ne se mélange pas plus, d'ailleurs, n'effectue aucun croisement ou brassage, ne pollinise pas et ne produit rien de nouveau. Contrairement au soldat français stationné au Sud-Liban dans le cadre de la Finul, il ne lui arrivera jamais de tomber amoureux d'une jeune villageoise chiite, de l'épouser, et de la ramener avec lui à Rennes ou à Narbonne. Et contrairement à certains officiers anglais servait aux Indes au XVIIIème siècle, jamais il ne se résoudra à laisser tomber sa pipe pour une *hookah*, à revêtir une *djama* de Lucknow par-dessus son uniforme militaire, et à prendre racine en

Inde, y fondant avec une bégum locale une petite dynastie anglo-indienne. Pour tout dire, comme le faux-bourdon qui lui a donné son nom le drone est stérile. Tout ce qu'il sait faire c'est engrosser l'appareil d'Etat auquel il doit d'exister.

Il en est ainsi parce que, tout comme le faux-bourdon, le drone est haploïde, n'ayant aucun chromosome humain. Contrairement à d'autres armes de combat--comme l'épée, l'arc, le fusil, le canon, le navire de guerre ou l'avion de chasse--, contrairement aussi à d'autres techniques de renseignement--comme l'avion de reconnaissance, le micro qu'un « plombier » entré par effraction doit lui-même poser, et plus encore, contrairement au tandem source-OT, le drone n'a en effet que les chromosomes d'un seul parent.

Il est vrai que pour l'instant le téléopérateur qui, à partir d'une base aux Etats-Unis, pilote un Predator cerclant au-dessus de sa cible à des milliers de kilomètres de là au Waziristan, peut encore être considéré comme son Parent 2. Mais comme le note Grégoire Chamayou dans son remarquable ouvrage sur le sujet intitulé *Théorie du drone*, le passage à l'automatisme intégral est inscrit dans le devenir nécessaire du dispositif dronien, tout pas vers la téléprésence étant, comme Marvin Minsky l'avait fait remarquer dès 1980, un pas vers les robots. Autant dire qu'à l'horizon de 2030 notre civilisation aura développé des drones entièrement automatisés qui n'auront plus besoin de pilote.

Du fait de ces systèmes d'armes haploïdes la relation symbiotique qui existait jusque-là entre l'appareil d'Etat et le corps des citoyens—avec leur corps au sens premier du terme—se trouverait ainsi rompue, libérant du coup le Parent 1 (l'appareil d'Etat) des contraintes que lui avait imposées le Parent 2 (le corps des citoyens). Aux citoyens arguant haut et fort en défense de leurs droits, de leur *qualité*, si j'ose dire, de chair à canon, l'affiche d'appel aux armes de l'Uncle Sam ne répondra plus, cette fois, *We need you !*, mais bien *We dont' need you !*.

Pour tout dire, si, des millénaires durant les hommes avaient été impliqués dans la guerre au même titre qu'un bœuf ne l'est dans le steak, demain, lorsqu'ils ne seront plus requis de servir de chair à canon, ils se retrouveront tout au plus concernés par la guerre comme une poule le serait, tout bêtement, par l'œuf qu'elle pondrait. Or, il faut bien l'avouer, on peut faire mieux dans le genre slogan mobilisateur de foules, qu'un « Je refuse de servir d'œuf à canon ! ».

Pour des raisons d'efficience, mais aussi d'expédience, l'appareil d'Etat mise donc sur le tout robotique et le tout dronien, l'utilisation massive de moyens militaires sans hommes embarqués lui permettant de s'immuniser des pressions exercées sur lui par les législateurs et la société civile, et de rendre aussi toute insubordination dans les rangs ou mutinerie au combat impossible. (Exemple : sexe et chocolat)

Or, qu'annonce la multiplication des drones et robots au détriment des pilotes de chasse, des marins, des fantassins, des agents secrets et des sources humaines de renseignement sur le terrain ? Pour tenter de répondre à cette question, je reviens à mon analogie de la ruche.

Dans la ruche, on l'a vu, le nombre de faux-bourdons—de drones--dépasse rarement les 5%. Il y a néanmoins deux exceptions à cette règle. Si la reine est trop vieille, sa

spermathèque étant presque épuisée elle n'arrivera plus à féconder ses ovules qui, à défaut d'ouvrières, ne donneront plus que des drones. Il peut de même arriver qu'une reine vierge n'arrive pas à s'accoupler dans les délais. Elle pondra alors, dans l'urgence, des œufs non fécondés, lesquels ne donneront bien sûr que des drones. Dans les deux cas le nombre de drones augmentera de manière disproportionnée par rapport à la population d'ouvrières. On dira alors de cette ruche qu'elle est « bourdonneuse » : une ruche stérile, incapable de butiner et de polliniser, inapte, en d'autres termes, à remplir le rôle qui lui est imparti dans le cycle de la nature.

Alors, ponte de drones par un Exécutif sénile et à court de semence vitale, ou ponte par un jeune Exécutif inexpérimenté, impatient puisque pressé par des échéances électorales rapprochées, et décidant d'opérations militaires dans l'urgence sans consultation aucune avec les citoyens, toujours est-il que la prolifération des drones suggère que notre civilisation serait d'ores et déjà atteinte de ce que l'on pourrait très bien appeler « le syndrome de la ruche bourdonneuse ».

Ruche bourdonneuse, car ce qui frappe dans les opérations militaires de ces dernières années, c'est leur stérilité. Que ce soit en Irak, en Afghanistan, en Libye, au Mali ou ailleurs, elles ne débouchent plus sur une occupation ou une domination porteuses de nouveauté, encore moins sur la paix. Préventives ou punitives, elles visent moins la conquête et la domination directe que la simple neutralisation et relèvent moins de la guerre que de la sphère sécuritaire. Quant à l'espionnage qui les accompagne, il relève moins du renseignement politique à dimension stratégique, que du travail de police. Le retrait relativement rapide qui suit chaque expédition, l'usage intensif qu'on fait des drones et la prééminence accordée au télérenseignement sur le renseignement de contact, montrent d'ailleurs que notre civilisation, grande dévoreuse d'espace, a néanmoins bien du mal à digérer le territoire. Elle se contente donc de le survoler, exerçant sur ceux qui l'habitent un simple droit de vie et de mort.

Je dis « simple » parce que, ne s'inscrivant pas dans la durée, le droit souverain de vie et de mort est somme toute très simple. Ce qui ne l'est pas c'est le droit de gérer dans la durée. Dans sa quête d'immortalité Alexandre avait certes fait de nombreuses victimes et détruit une grande civilisation, mais les brassages qu'il effectua n'en donnèrent pas moins naissance à une nouvelle civilisation, plus hellénistique qu'hellénique. Quant à César, il fit il est vrai plus d'un million de morts dans sa quête de richesses et de gloire, mais la gestion subséquente des territoires qu'il conquiert en Gaule par Rome n'en donnèrent pas moins naissance à une nouvelle culture, gallo-romaine. Frileuse, vieillissante, pressée, notre civilisation, elle, a de moins en moins d'appétit pour ces entreprises. Neutraliser ou ignorer, tels sont les deux termes du binôme sur la base duquel elle fonctionne désormais. Blanc j'ignore, noir je neutralise. Quant aux différentes nuances de gris, elle ne les perçoit déjà plus.

Chers patients—j'emploie ce mot dans tous les sens du terme car vous avez été bien patients avec moi, et parce que je vois bien, aussi, que vous souffrez--, chers patients, donc, j'avais commencé ce long exposé en vous disant que ma boule de cristal avait refusé de me livrer sa vision de l'avenir. Ce que j'avais omis de vous dire, c'est que mes efforts de divination ne s'étaient pas arrêtés là. Ce matin, avant de venir vous retrouver, j'ai en effet remis cela, mais cette fois avec un jeu de tarot

divinatoire. Quelle ne fut néanmoins ma surprise, lorsque je commençais à tirer les cartes, de voir que certains parmi les 22 arcanes majeurs avaient été remplacés par de nouveaux. Ainsi, la carte de la vérité avait été remplacée par celle de la pertinence, celle de l'intentionnalité par celle du comportement, celle de l'individu par celle du système et celle de l'ennemi par celle de la menace. La carte du territoire avait de même été remplacée par celle de l'espace, celle de l'horizontalité par celle de la verticalité, celle de la géostratégie par celle de la stratégie stratosphérique et celle des systèmes d'armes diploïdes par une carte de systèmes d'armes haploïdes sans chromosomes humains. La carte des conquêtes territoriales avait en outre été remplacée par celle de la télédomination, celle des nations par celle des élites, celle des populations par celle des menaces à éradiquer, celle des frontières par celle des lieux sanctuarisés et celle de la vie et de la mort par celle du risque zéro. Je sus alors que quels que soient le nombre de fois et les façons dont on tirerait les cartes pour entrevoir la guerre du futur, c'est avec ces cartes seules qu'il faudra désormais jouer et compter.

Dans mon *Prince*, paru il y a deux ou trois ans, j'avais émis l'hypothèse que l'accélération de l'histoire et le raz-de-marée des événements aidant, les empires dureraient de moins en moins longtemps. Que si l'Empire ottoman avait duré six cents ans, l'Empire britannique trois cents et l'Empire soviétique soixante-quinze ans à peine, tout portait à croire que l'Empire américain, lui, ne durerait que quelques décennies. Au vu des nouveaux arcanes que j'ai tirés ce matin au tarot j'aimerais à présent corriger si j'ose dire le tir et avancer l'hypothèse que l'accélération de l'Histoire et le flot tumultueux des événements n'auront raison de l'Empire américain que dans la mesure où il serait encore tellurique : empire géopolitique, donc, au sens de *geos*. Que par contre, un empire qui serait plus virtuel que tellurique, qui chercherait moins à contrôler notre Terre qu'à la neutraliser, en contrôlant la stratosphère, usant contre elle de tapettes électroniques comme si elle était peuplée de moustiques, pourrait s'imposer durablement, quand, aux côtés des conflits entre terriens que nous connaissons bien, la vraie partie, le Grand Jeu véritable, se jouera entre élites stratosphériques, les populations telluriques y faisant figure... de quoi ?... eh bien, de moustiques.

Merci de votre temps et de votre attention.

Biblio : Grégoire Chamayou, *Théorie du drone* ; Georges Bataille, *La Souveraineté* ; Aldous Huxley, *La Fin et les moyens*